

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier.
MADEEON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouailleur et gouailleur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTEE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPOTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.
CLAQUE-POSSE . . . id.
JÉROME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans le règne de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour satisfaire aux nombreuses demandes d'abonnement qui nous sont adressées de toutes parts, nous nous voyons obligés d'enfreindre un des articles de notre programme.

A partir du premier janvier, nous recevons, des départements seulement, des abonnements de 6 mois au *Journal de Guignol*, au prix de 4 fr. en bons de poste.

Et pour faciliter la vente à MM. les libraires du dehors, nous leur ferons des expéditions de 10 exemplaires avec les remises d'usage, payables de trois mois en trois mois et d'avance.

Un dépôt du journal a été établi à Paris, à la librairie Calvet, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.

TRENTÉ-UNIÈME

AUX GONES DE LYON

C'te fois, z'enfants, c'est les dessinandiers qu'ont arrapé le boccon que leur fiche une fière favette depuis qu'y savent que je vas passer l'inspection de leurs z'images avec mon état-major de triquotins. Y sont pas à la noce, allez, et ça les amuse comme de chevassons dans la casse à frire.

M'en ont-y fait de visites ! Y sont tous venus à cha un pour me passer un coup de verloppe sur ma trique qu'a trop de nœuds comme y disent. Fallait voir toutes ces frimousses avec de barbes, de z'œils que reluisent comme de z'allumettes phosphoriques et de picons ; oh ! mais de picons si drôles : y pourraient ben servir de gouvernails aux *Mouches*. Je sais pas pourquoi ils esposent pas

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GAMÈS LYONNAIS

Est-ce un Mouchard ?

Il est un homme de par la ville qui vit bien, qui se nourrit comme un financier, qui boit les meilleurs vins, fréquente les meilleurs maisons où l'on mange, les plus beaux cafés.

Cet homme, que fait-il ? On ne lui connaît ni fortune, ni considération, ni parents, ni amis, ni créanciers, ni relations d'affaires.

Il dépense largement et personne ne peut donner des renseignements sur la source des écus qui lui passent par les mains ; il n'a ni oncle à héritage à manger avant ou après décès, ni fortune au soleil, et bien que le fait puisse être vrai cependant, on ne connaît pas à Lyon de prostituée assez naïve pour partager avec lui le fruit de son commerce.

Cet homme cherche à dissimuler sa nature grossière

leurs portraits à eusses, ça ferait bien rire tout de même. Gn'y avait aussi de petites canantes ben chenuses, tant vieilles que laides, qu'auront voulu m'embobiner et fichier le grapin sus la bonbonnière aux sentiments ; mais je t'en souhaite, je me sis joliment dépatrouillé de leurs arpions.

Et pis y m'ont aussi envoyé de lettres, oh ! mais une tapée, ça fait un cuchon que je n'en ai de quoi fournir de papier à tous les marchands de melettes pendant six mois. J'en finirai pas si y fallait vous raconter tout ça qu'y me racontent. Gn'en a que gueulent, gn'en a que bavent, gn'en a que guignent, gn'en a que quinchent, gn'en a que me font la gniaque, ça semble quasiment que ces lettres-là viennent de l'arche de p'pa Noé ou de la tour de Babet. Mais je m'en panne l'œil. Gn'y en a qu'un que m'a fait sonner le coquelichon ; c'est z'un collègue des Pierres-Plantées que débarroule un peu ben l'escaladoux aux réflexions et que m'a joliment trafusé la caboche avec ses idées sus la sorciété des Amis-des-Arts. Ecoutez-moi ça :

« M'ssieu le Rédacteur,

« Dans votre mimero du 14 janvier, Guignol nous fait z'assavoir qu'y va reluquer les croûtes que sont z'à l'exposition des Amis-des-Arts. « Ça m'a joliment fait gigauder le cœur de l'es-tôme de peur, pace que je n'en ai fait une belle, moi que vous parle, et que ben sûr vous m'en direz pas *mami* de c'te croûte. Mais comme je sais ben que vous soutenez le pauvre monde qu'ont z'envie de bien faire, je me n'hazarde pour vous recommander les gones de Lyon que font de peinture en couleurs fines, pace que c'est pas rien toujours leur faute si z'y font des croûtes comme y dit.

« Pisque y doit nous regroller ça que gn'y a à

sous des vêtements élégants, ses manières de portefaix sous des allures d'homme du monde et sa nullité sans fond sous un verbiage de perroquet.

Il est partout : aux premières représentations il a sa stalle, aux fêtes publiques il déploie son individu ; dans les promenades, dans les rues, en tous lieux, à toute heure on rencontre sa personnalité désagréable.

Il écoute ce qui se dit ; de temps à autre son œil alourdi par sa débauche crapuleuse jette autour de lui un regard inquisiteur : que cherche-t-il, et au profit de qui va-t-il exhiber son individu antipathique ?

Serait-ce un perfectionnement des bouches de lions que le Conseil des Dix faisait fonctionner à Venise, et sous cette écorce d'habitué des barrières se cacherait-il un Jackal ou un Javert quelconque ?

C'est le bruit qui court ; aussi s'il entre dans un lieu public, on s'écarte, on le fuit, on se tait, et un signe imperceptible se transmet à la ronde pour avertir les ignorants de peser leurs paroles et de tourner sept fois la langue dans leur bouche avant de causer.

Mais lui passe calme et dédaignant de paraître comprendre, s'il comprend. Il parle haut, met bruyamment en relief sa nullité, amène la conversation sur les sujets scabreux, puis, s'interrompant à son tour, il joue l'homme inquiet, sonde les physionomies qui l'entourent et s'engage lui-même à modérer ses appréciations.

« l'exposition des tableaux que se tient aux Dames de St-Pierre, sous le patronage de z'Amis-des-Arts, faudra ben qu'y esplique pourquoi c'te école lyonnaise qu'était si canante autrefois n'est pus qu'une vieille catolle que roupille aujourd'hui. Nom d'un chien ! quand j'y pense, une gaillarde qu'enfante de Berjon, de Grobon, de St-Jean, de Bonnefont, de Trimollet et de Flandrin, et tous ces mamis qu'ont de chefs-d'œuvres au Musée, sans compter ceusses que n'y sont pas encore : Meissonnier, Puvis de Chavannes, Comte Calix, Stéphane Baron, et pis ben d'autres qu'on achète pas leurs tableaux pace qu'y sont trop chers et qu'y z'attendent qu'y se donnent à deux liards le pot. Vous croyez p'lêtre comme les autres que n'y a de z'Amis-des-Arts que s'en occupent, ah ! ben oui, bernicle : et pis y connaissent-y ben grand chose ?

« C'est pour ça que si les gones de Lyon sont plus si malins, c'est ben un peu la faute de ces z'Amis-des-Arts, que sont plus maintenant à l'œil comme de leur jeunesse ; y sont plus de mamours qu'aux z'étrangers.

« Faut voir quand y z'achètent quèques tableaux à des gones d'ici, y l'y marchandent comme de pommes, y font rien que liarder avec de pauvres mamis qu'ont besoin pour payer leur boulanger, tandis qu'y z'aboulent de piastres aux étranger tant qu'y z'en veulent, pour s'en faire croire et s'en gonfler le gigier. Ah ! pis leur commission, quèque c'est donc ? Entrez voir un peu dans leur bahut et faites nous z'y le portrait de ces têtes de bois. A part quèques-uns que sont de vrais t'amis, de z'artisses, que c'est donc que les autres ? De rentiers qu'ont rien que le mérite, que leur p'pa leur z'y a laissé, de pécuriaux, mais avec quoi y z'achè-

Il a, si l'on en croit l'histoire, bon nombre de soufflets à la face et de coups de pieds ailleurs. Que lui importe ! il vit bien, il mange, boit, fait son métier, court les filles qu'il *roule*, et après tout se moque du reste ; il ne compte plus avec l'infamie.

Bas, vil, rampant, il sait flatter ceux qu'il sait riche et, partageant parfois leurs plaisirs, il s'efforce de vivre à leurs dépens. C'est autant de gagné de toute façon : d'abord il économise sur les revenus de ses capitaux inconnus, et ensuite il espère que la considération dont jouissent ceux qu'il fréquente, rejaillira un peu sur lui.

Mais, comme dit le proverbe : « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse », un beau matin, notre homme démasqué, honni, conspué, apprécié à sa juste valeur, se verra réduit à quitter Lyon et à aller chercher la retraite qui l'attend : quelque place d'argousin dans un bague.

Ou bien si, rejeté, il tombe sur les bancs des assises, il rentrera sans changer ses habitudes dans la catégorie de ces prisonniers éternels, chargés de surveiller leurs collègues et que ceux-ci ont flétris du nom de *moutons*, lèpre ignoble mais nécessaire non-seulement pour la société mais pour des êtres comme celui dont nous parlons qui, sans cet avenir, ne sauraient plus comment exploiter leurs vices et leur lâcheté.

CLAQUE-POSSE.

« tent pas de tableaux, allez ; de z'architètes que
« connaissent tant seulement la peinture à la
« colle et au mortier ; de z'argents de change que
« serient bons pour vendre les tableaux à la criée ;
« de teinturiers, de marchands de soies qui se
« sont mis là censément pace qu'y se connais-
« sent en toiles et en couleur, Ah ! qué patrigot
« y manigancent en semble. Je connais tout ça,
« allez.

« Nom d'un rat ! j'en dirais trop si je voulais
« tout vous y débobiner. A vous le reste et je
« vous la tire.

« TANNEBLEU,

« Artisse aux Pierres-Plantées. »

*
*
*

Hein ! z'enfants, qu'en dites-vous de tout ça
qu'y me raconte, ce gone ? c'est-y vrai ?.. Je m'en
vais aux z'informations ; sapristi ! si ça se passe
comme y dit, gare leur commission ; je me charge
de lui tanner le cuir, la guerdine. Je saurai ben
ça, allez. Mais n'y a gros à dire là dessus, et je
n'ai fait moi aussi mes réflexions philosophiques
que je vous repasserai une autre fois. Aujourd'hui
fait que je vous raconte l'exposition où que je suis
allé vendredi dernier avec une carte d'un membre
titulaire de la sorciété que l'avait prêtée à sa bonne
amie, que l'avait repassée à un commis de ronde,
que l'avait glissée à une petite plieuse, que l'avait
lâchée au neveu de ma portière, que n'avait pas pu
la refuser à sa tante, une grosse dondon bien rigo-
lode, que me l'avait donnée pour un jour pace
qu'elle me refuse jamais rien.

Mais c'est quand j'ai voulu entrer que ça a fait
vilain. N'y avait t'y pas à la porte un gone avec
de mustaches que voulait que je lâche ma trique ?
ah ! nom d'un chien, je l'ai ben mis cuire : avec
quoi donc que je ferai de critique, grand benoni,
que je l'y replique. Là dessus y veut me l'empo-
gner, je l'y fiche sus les doigts, le tricorne s'amène,
je fais un moulinet de picarlat et je m'escanne
jusqu'à la grand'salle sans qu'y z'oyent pu me rat-
trapper ; y bisquiont joliment, y fiesiont la hobe
comme les margoulettes de pierre qu'y z'ont fichées
dans les coins pour faire peur à ceusses que vou-
draient grafiner les plâtres.

Velà donc que j'entre : que de z'images ! que
de z'images ! mais elles sont toutes flanquées en
cuchon les unes sus les autres sans devant di-
manche. On s'y reconnaît pas du tout : les Enfants
Jésus sont avec les poutrônes, les potraits d'hom-
mes avec ceux-là de bêtes, les abres avec les la-
pins, les trognons de chous et les fleurs avec les
caniches, c'est tout péle-mêle ; y rangent ça à
l'aune, les z'imbecilles. Mais ça n'empêche pas que
n'y a bien de quoi faire de tartines d'épinards, de
chiens de pain d'épice, et pis un rougeret que sort
de la boutique de M'ssieu Carrey et que vous fait
venir l'eau à la bouche ; n'y a aussi de quoi rire
de M'ssieux habillés de noir et de jaune comme
de merles ; de dames qu'ont pendu leurs chemises ;
de demoiselles toutes noires pace qu'elles ont le
choléra, et que fument de cigarette de camphre,
et pis le potrait pour de vrai de la femme à barbe
peint par Theresa elle-même que l'a signé ; c'est
pas de frime, voyez seulement mimero 408.
Enfin, dimanche prochain, je vous déchicoterais
tout ça en détail avec de z'images ; vous m'en
direz de nouvelles.

GUIGNOL.

RÉPONSE

de JEAN GUIGNOL, Lyonnais
A M. RAPHAËL FÉLIX

Ex-Directeur des Théâtres de Lyon,
frère de feu Rachel

Et d'abord que personne ne soit étonné si nous
mettons parmi les titres de M. Raphaël Félix celui
du frère de Mademoiselle Rachel. Notre ex-directeur
s'abrite derrière ce nom comme derrière un bouclier
impénétrable, et il semble vraiment que cette an-
cienne tragédienne soit à ses yeux quelque chose de
sacré comme l'arche sainte, quelque chose d'invio-
lable comme la constitution.

Dans son factum, annoncé par le *Salut public* et
le *Progrès* et publié par le *Courrier de Lyon*,
M. Raphaël Félix raconte avec l'émotion de la peur
les scènes tumultueuses qui eurent lieu le premier
septembre, il se pose en victime innocente et, ap-
prenant aux Lyonnais des incidents qu'ils igno-
raient, il leur annonce qu'on l'a décapité en effigie,
alors qu'il n'était pas besoin d'une exécution aussi
rigoureuse pour le sacré frère de la sacrée Rachel.

Usant d'un procédé jésuitique, M. Raphaël Félix
ne parle dans son écrit que des avanies et des
menaces dont il a été l'objet, laissant volontiers
croire aux étrangers qui liront cette diatribe que
de temps en temps les Lyonnais prennent la fan-
tasia de jeter au Rhône le directeur de leur théâtre
sans motif d'aucune sorte et uniquement pour
s'entretenir la main.

Mais aveuglé par la passion, le sacré frère de la
sacrée Rachel n'a pas pensé un seul instant que les
exagérations même qu'il avait semées dans son ré-
cit amèneraient infailliblement cette question :

Qu'a donc fait M. Raphaël Félix aux Lyonnais
pour provoquer une émeute « comme on n'en ait
jamais vu en France depuis le rétablissement du
second empire ? »

Il est probable que si les avocats auxquels le
mémoire du sacré frère de la sacrée Rachel a été
soumis avaient entendu les deux parties, ils au-
raient suspendu leur appréciation et ils n'auraient
peut-être pas donné la consultation dont nous par-
lons. — Quand nous disons donné chacun nous
comprend.

Si l'intempérance de langue du sacré frère de la
sacrée Rachel ne l'avait poussé à déclarer dans
les cafés qu'il fréquentait que les Lyonnais étaient
« SI BÊTES, » il est probable qu'il aurait trouvé à
Lyon un peu plus de sympathie.

Si sa rapacité ne l'avait conduit à entrer en dis-
cussion avec tout le monde : avec les ouvreuses
auxquelles il retrancha leur minime appointe-
ment de 10 francs par mois en exigeant en outre
de ces pauvres femmes un impôt sur ce qu'elles re-
tiraient des produits du vestiaire ;

Si grâce à une cupidité sans limite, il n'était entré
en lutte avec les musiciens de l'orchestre, artistes
de talent qu'il considérait comme des manœuvres
et auxquels il diminuait leurs appointements de
moitié pendant la belle saison, jouant ainsi contre
quelques sous la réputation de son orchestre consi-
déré jusqu'alors comme un des meilleurs de l'Europe ;

Si ses économies de bouts de chandelle sur le
traitement des artistes subalternes de son théâtre ne
lui avaient aliéné tous ceux qui eurent connaissance
de ces faits sans précédents à Lyon ;

Si le sacré frère de la sacrée Rachel n'avait rien
fait de tout cela, les Lyonnais ne se seraient pas
souvenus, au premier septembre, qu'après tout il

n'était que le fermier général de leurs plaisirs, qu'ils
le payaient bel et bien de leurs deniers, — et qu'a-
lors il n'était pas besoin de tant de façons pour
mettre dehors ce monsieur qui remplissait ses
fonctions avec un sans gêne aussi fantaisiste.

Mettant à part la personnalité de *Guignol*,
M. Raphaël Félix ne peut nier que la population
tout entière ne fût soulevée contre son administra-
tion, à tel point que les journaux de Lyon qui, par
affection personnelle ou pour tout autre cause n'a-
vaient cessé de le soutenir, ont été obligés après
l'ouverture du théâtre de se tourner contre lui, de
demander à grands cris son renvoi, et de brûler le
2 septembre ce qu'ils adoraient le 31 août.

Quant à la question d'indemnité où M. Deles-
tang se trouve mêlé, nous ne savons trop pourquoi,
sans nous étendre à ce sujet hors des limites étroites
que la loi nous a tracées, qu'il nous soit permis de
poser la question suivante au sacré frère de la sacrée
Rachel :

Dans le cas où l'autorité préfectorale, qui a agi
avec une sagesse et une prudence incontestables,
ne lui aurait pas demandé sa démission, aurait-il
OSÉ donner une seconde représentation ?

Evidemment non ! c'eût été, nous le reconnais-
sons, une témérité dont M. Félix n'était pas capable.

Sa direction était donc *complètement impossible*,
— à moins de laisser recommencer chaque soir
l'exécution en effigie.

Alors à qui en a-t-il et que vient-il réclamer ?

A qui vient-il se plaindre d'une situation qu'IL
S'EST FAITE LUI-MÊME, — ainsi que nous l'avons
démontré.

Il est évidemment regrettable que les Lyonnais
se soient donné tant de peine pour engager M. Félix
à partir ; mais étant admis qu'ils n'en voulaient à
aucun prix, que le sacré frère de la sacrée Rachel
nous fasse connaître les moyens qu'ils auraient
dû employer pour arriver à ce résultat.

Voici ce qu'il nous a semblé convenable de ré-
pondre aux élucubrations de M. Félix et à la
consultation de ses avocats.

Si ces deux documents n'eussent pas été pu-
bliés, nous nous serions bien gardés d'intervenir
dans ce débat.

Mais puisque M. Félix en a appelé à l'opinion
publique par la voie de la presse, la presse avait
le droit de répondre aux articulations de notre
ex-directeur, articulations formulées avec un ton de
hauteur et d'arrogance qui justifie pleinement les
quelques vivacités de notre article.

Et, à ce propos, pourrions-nous demander, tou-
jours sans risquer un procès en diffamation, par
quel motif nos trois confrères n'ont pas jugé à
propos de défendre, dans la mesure de leurs
moyens, les droits des Lyonnais dont ils se disent
les organes ?

Comment se fait-il qu'après avoir demandé avec
plus d'acharnement que nous (c'était le 2 septem-
bre), la démission de M. Félix, ils gardent aujour-
d'hui le silence prudent de Conrard.

L'occasion eût été belle cependant de dévelop-
per les excellentes raisons qu'ils donnaient *après*
le premier septembre.

C'est toujours pour nous un spectacle agréable
de voir l'ardeur avec laquelle le *Courrier*, le
Progrès et le *Salut public* savent prendre en
main les défenses de leurs concitoyens et reveu-
diquer leurs droits.

Aussi nos trois confrères, qui ne manquent pas
une occasion de nous faire plaisir, ont-ils soin de
nous fournir souvent des distractions de ce genre.
Grand merci ! mais les lecteurs en diront-ils autant

L'Avis important de notre dernier numéro a été ouvertement traité de *blague* par quelques abrutis de notre connaissance. Un simple coup-d'œil, jeté sur le numéro de ce jour, suffit pour démentir cette assertion calomnieuse, que nous n'avons pas, un seul instant, songé à poursuivre devant les tribunaux.

Tenez-vous bien ; voici les éminents rédacteurs de *Guignol* qui s'avancent ; *Bu... qui s'avancent* (1).

Ah ! une minute ! — nous aurions voulu qu'un ordre plus parfait présidât au groupement de leurs portraits ; mais nous avons dû amener pavillon devant cette objec-

tion victorieuse de l'artiste chargé de la reproduction : *Souvent un beau désordre est un effet de l'art.* Cela dit, retenez bien votre souffle et contenez votre admiration dans les limites du respect et de la dignité ! les voici !



PHOTOGRAPHIE GUIGNOL

Guignol
Gnafron
Claque
Diogène
Madelon
Wilhem Girl
Champavert
Cogne mou
Fr. Jacques

Nous croyons devoir faire suivre cet émouvant tableau de quelques lignes explicatives.

Le Monsieur du n° 1, c'est *Claque-Posse*. Deux crétins charitables s'étant permis de dire à haute voix du bien d'un de leurs semblables derrière *Claque-Posse*, au moment où celui posait, le digne continuateur de *Labruyère*, dont le système nerveux était horriblement agacé par cette conversation, se retourna brusquement pour leur imposer silence. L'exécuteur des hautes-œuvres du soleil, dans la crainte de voir sécher son collodion, ne voulut pas suspendre l'exécution.

Claque-Posse est confus de se présenter aux lecteurs de *Guignol*, d'une façon aussi peu digne de sa céleste vocation et réclame toute leur indulgence.

Le n° 2, que ses tons foncés font prendre de loin pour un *Courbet*, représente *Cogne-Mou*.

Un instant, nous avons cru qu'il nous serait impossible de joindre le portrait-carte du célèbre écrivain satirique à celui de ses co-rédacteurs. *Cogne-Mou*, dont la modestie égale le talent, se refusait obstinément à livrer ses traits augustes à l'admiration de ses contemporains. Désespérée, la rédaction entière n'hésita pas à se jeter à ses genoux et à fondre en larmes. L'illustre poète, profondément attendri, céda enfin à d'aussi touchantes sollicitations, et consentit à poser devant l'objectif abhorré... à la seule condition que ce serait dans une chambre obscure

Où de rougir en paix, il eut la liberté.

Au n° 3, sous un large sombrero qui porte une ombre

fâcheuse sur une partie de son noble visage, vous avez tous reconnu notre populaire impr.-gérant, le *Papa qu'Embaume*. — Les quelques paroles suivantes peignent l'homme tout entier, ce qui, probablement, a dispensé l'artiste de le faire :

« Zenfants, suivez partout mon feutre gris ; vous le trouverez toujours dans le sentier escarpé de la satire et de la cascade. Si, par hasard, vous le trouviez sur le chemin de Saint Joseph, je vous permets, en bon père de famille, de me montrer les talons. »

Le n° 4 est l'image fidèle de notre rédacteur en chef *Guignol*. Ce nom dispense de tout commentaire.

Celui que vous voyez tenant à la main sa lanterne, c'est *Diogène* (n° 5). Il s'en va partout portant le chelu de son intelligence dans le cœur de notre société malsaine et gangrenée!!!

Pour mieux se présenter devant les lecteurs de *Guignol*, *Madelon* (n° 6) a bien voulu, pour quelques instants, laisser dans sa souperie les sabots de la vertu et arborer les bottines élégantes du grand monde, sans pour cela abandonner les principes au milieu desquels elle a toujours vécu et avec lesquels elle compte bien rendre le dernier soupir.

Brave *Gnafron* (n° 7), je reconnais bien ce chapeau crasseux, monument qui fait ta gloire, mais qu'as-tu fait de ta bouteille ? Tu l'as laissée de côté, tout en conservant la trique qui doit te mener à l'immortalité.

Remets ton masque, *Colombinette* (n° 8), tes yeux incendiaires, qui savent sonder les cœurs, savent aussi les

faire palpiter, épargnes les âmes trop sensibles des Lyonnais, tes compatriotes d'adoption.

Champavert, dit La Terreur des journaux de Lyon, montre, au n° 9, ses jambes fines, moins fines cependant que son esprit délié.

Wilhem Girl (n° 10), de retour des antipodes, appuie sa main crispée sur la canne, image des fatigues qu'il a éprouvées dans ses lointains voyages ; Juif errant de la littérature guignolesque, il a planté au verso de notre globe la trique humanitaire, orgueil de la *Croix-Rousse*.

Frère-Jacques (n° 11), ami des Arts, réveillé de son sommeil centenaire, s'avance orné de ses souliers à boucles. S'il cache son visage ce n'est pas de l'orgueil, non ! ce n'est pas de la modestie, non ! mais il tient à le préserver des griffes acérées des cantatrices et des comédiennes qu'il a critiquées.

Les autographes de ces hommes de bien sont reproduits à côté de leurs physionomies sympathiques.

Nos lecteurs pourront se convaincre, par la manière brillante dont ce travail délicat a été exécuté, que nous ne reculons, lorsqu'il s'agit de leur plaire, devant aucun sacrifice.

Baissez le rideau, les animaux vont prendre leur pâture.

(1) Ce *bu qui s'avancent* n'était pas sur le manuscrit. Cette phrase idiote a été ajoutée par un de nos compositeurs qui vient de faire à Paris un séjour de vingt-quatre heures. Ce malheureux en a profité pour y puiser les plus mauvais principes.

VOYAGE AUTOUR D'UNE HOTTE

Chiffonnier, j'ai bien peur que ta pauvre raison
Ne soit un vrai chaos semblable à ta maison !

Hé bien ! venez, dit-il. Aussitôt il l'entraîne
D'une main dont la force est vraiment surhumaine,
Dans un vaste palais où l'art, un art divin,
A marié le bronze au marbre le plus fin.
Là, dans d'immenses cours, de magnifiques salles,
On ne voit que frontons, colonnes, astragales,
Frises et bas-reliefs, voûtes aux longs arceaux
Où se sont exercés les plus savants pinceaux.

L'étranger croit rêver ; à grand peine il surmonte
Son admiration et son étonnement.

Alors le chiffonnier lui dit : Ce monument
Est un Temple élevé par le Vice à la Honte.
Bâti sur les dessins du grand roi Salomon,
Qui fut mis en défaut par un malin démon,
Il devait aisément jusqu'à la fin du monde
Enfermer dans les flancs de sa masse profonde
Un objet, quel qu'il fût, preuve et corps de délit
De chaque acte mauvais dont l'homme se salit.
Hé bien ! vous le voyez ! à peine à son aurore
L'Humanité cédant au Mal qui la dévore,
Semble être parvenue à son moment dernier,
Car ce palais est plein de la cave au grenier !
Rien n'y peut plus entrer quelque effort que je fasse ;
Le moindre déshonneur n'y saurait trouver place,
Et ce fichu qu'au Rhône hier j'ai repêché,
Ne pourrait être ici sans désordre accroché.

Cette aile du palais où maintenant nous sommes,
Contient les hauts forfaits commis par les grands hommes.
De cet amas confus d'engins de fer rouillés,
De casques, de mousquets et de tronçons d'épées,
Ne vous semble-t-il pas voir surgir réveillés
Des cadavres sanglants et des têtes coupées ?
Et n'entendez-vous pas aussi dans ces débris
Des malédictions, des sanglots et des cris ?...

C'est la guerre, un dada cher à l'espèce humaine ;
Et, malgré les fléaux qu'à sa suite elle entraîne,
Gardons-nous d'en médire !... Un peu plus loin voici
Des gibets, des carcans, des chaînes, l'esclavage,
Tisons à peine éteints, fanatisme sauvage,
Livres de sectateurs qui sentent le roussi.
Tout est représenté dans ces vastes enceintes :
Voilà des stimulants pour les esprits bornés,
Oripeaux, parchemins, guenilles trois fois saintes,
Franges, galons ternis et blasons écornés...

Mais passons ; ces hochets ne sont plus de notre âge ;
Et je veux vous montrer dans ces grands pavillons
Que vous voyez là-bas, les modernes haillons.
Venez ! mais à deux mains prenez votre courage.

Ici tout est étroit, petit, bas et mesquin,
Faux, trompeur, décevant, mensonge, hypocrisie ;
L'homme s'est transformé de barbare en faquin,
Et d'un vin frelaté s'est fait une ambroisie.
Les routiers d'autrefois sont devenus bouffons,
Et vous vous peignez bien dans ce tas de chiffons !
Il vous faut avant tout éblouir et paraître,
Ne preant tout au plus que la peine de naître.
Aussi, sur vos rayons, rien au premier aspect :
Ne se dessine bien ; tout est vague et suspect.
Lambeaux de vêtements et détroques lugubres,
Feutres pétris de fange et souliers éculés
Répandant autour d'eux des parfums insalubres...
Etoffes sans couleur et rubans maculés,
Dentelles et velours à treize sous le mètre.
Plumes d'oisons n'ayant fait que changer de maître,
Luxe de bric-à-brac, fortunes de carton,
Glorioles d'enfants, bonheur de mirliton !

Après les vanités nous rencontrons les vices,
Les sales passions et les besoins factices ;
L'absinthe, le tabac, détestables poisons ;
Les fautes, les erreurs et le crime au front lavé ;

Bassesses, lâchetés, suicides, trahisons,
Et mille infirmités que la misère aggrave !...
Le thermomètre exact de la société
Le voici : des pipés et cartes biseautées,
Puis des irrigateurs, des pipes culotées,
De crasseux bulletins du Mont-de-Piété,
Pinces et fausses-clefs pour les voleurs vulgaires,
Atelles de pied-bot, bandages herniaires,
Mâchoires d'Accary, bourrelets en coton
Ayant servi d'attraits à Phylis et Gothon !...

Chiffonnier, tu n'es point ce que tu parais être
Et, malgré cet habit, je crois te reconnaître !

Je suis le dernier mot de tout : je suis le Temps !
Et ce crochet me sert de faux depuis longtemps !

L'APPRENTI.

BUGNES A L'EPERON

Un brave homme de nos compatriotes avait été
décoré. C'est un bonheur pour tout le monde,
mais particulièrement pour notre brave homme
qui attendait depuis longtemps le moment où il
attacherait un ruban rouge à la boutonnière de
son habit.

Ce jour enfin avait lui, et un grand dîner devait
réunir chez lui ses amis les plus intimes, au
nombre d'une quinzaine, afin de célébrer par un
repas de famille le bonheur bien mérité qui venait
enfin d'arriver.

C'était en été, à la campagne, et notre chevalier
de l'avant-veille reçut ses invités avec un ruban
large comme un écu de cent sous. On passa sur
le ruban, on passa sur le bonheur ; on se félicita en
chœur et l'on fut se promener dans les champs.

Mais la pluie qui n'avait pas été cependant invi-
tée par notre brave homme, voulut se mettre de
la partie et un orage subit mouilla de la tête aux
pieds les visiteurs qui rentrèrent chez leur amphit-
rion dans l'état le plus humide qu'il soit possible
d'imaginer.

— Ce n'est rien, dit notre propriétaire, montez
dans ma chambre, Messieurs, prenez dans ma
garde-robe les vêtements qui vous conviendront et
ce contre-temps n'aura aucune suite.

Ce qui fut dit fut fait ; et au bout de quelques
minutes tous les invités étaient réunis dans le grand
salon avant de passer à la salle à manger.

Un éclat de rire homérique partit de tous les
coins du salon quand nos quinze ou seize person-
nages, vêtus des habits les plus différents, qui
d'une robe de chambre, qui d'un pardessus d'hiver,
qui d'une veste de chasse, s'aperçurent qu'ils
étaient tous décorés.

C'était notre brave homme qui avait passé la
nuit à coudre des rubans à tous les vêtements
qu'il possédait et dont on peut facilement se figurer
son embarras devant cette preuve non équivoque
de satisfaction dans la modestie.

(Historique.)

GNAFRON.

AVIS.

Les personnes qui auraient des communications
à faire au sujet de l'INDICATEUR LABAUME
sont priées de s'adresser soit aux Facteurs réunis,
passage des Terreaux, soit au Bureau de l'impre-
merie, cours Lafayette, 5

CORRESPONDANCE

Comme complément à la note qui annonçait sa retraite,
M. Barrillot nous prie d'insérer la lettre suivante adres-
sée à notre imprimeur :

Paris, janvier 1866.

Mon cher Monsieur Labaume,

Arrivé aux termes que vous et moi avons fixés, j'ai la satisfac-
tion de pouvoir constater que nulle circonstance ne m'a empêché
de remplir ponctuellement mes engagements envers vous et le
Journal de Guignol que j'ai fondé à Lyon.

Maintenant un travail plus sérieux que celui d'écrire des vers
m'oblige à suspendre la série de mes satires, lesquelles font natu-
rellement suite à la *Muscarade humaine*, livre où *Polichinelle*
et *Triboulet* se trouvent être les frères aînés de *Guignol* et de
Gnafron.

Mais, comme on dit : faute d'un moine l'abbaye ne croule pas ;
je sais que ma ville natale compte au nombre de ses enfants des
poètes d'un talent de premier ordre ; il vous sera donc facile de
me remplacer très-avantageusement. Pénétré de cette certitude, et
comme il est probable que mon successeur prendra le pseudonyme
de *Cogne-Mou*, qui appartient au *Journal de Guignol*, je désire
que mes concitoyens sachent que derrière cette antiphrase de
Cogne-dur ne se cache plus le gône de St-Paul, qui se nomme Bar-
rillot, et que je ne voudrais pas non plus, par une erreur du pub-
lic, que la paternité et la gloire des œuvres d'une autre poète me
fussent attribuées.

En me retirant de la rédaction de votre feuille, je crois de mon
devoir de remercier de l'âme et du cœur mes chers compatriotes
pour l'accueil bienveillant qu'ils ont accordé à mes satires de
mœurs ainsi qu'à l'organe qui leur a fait pousser de francs éclats de
rire.

Je remercie tout particulièrement les belles et jeunes fleuristes
qui m'ont tressé une couronne de lauriers pour la satire sur les
Ateliers de femmes ; et je les assure que je conserverai précieuse-
ment leur charmante lettre d'envoi. Je ne m'attendais pas à tant
d'honneur ! Mais que savons-nous ? ayant écrit le volume des
vierges, la Providence voulut sans doute que je fusse couronné
par des mains virginales.

L'ombre d'Horace a dû tressaillir !
Les excellents rapports que nous avons eus ensemble me per-
mettent de compter sur votre courtoisie, mon cher Monsieur La-
baume, pour vouloir bien insérer cette lettre dans votre prochain
numéro.

Agreez mes regrets bien sincères et mes salutations respec-
tueuses.

BARRILLOT.

M. Barrillot fait une confusion sans doute involontaire :
quoique ayant été propriétaire du titre de notre journal,
il ne peut être considéré comme son unique fondateur.

Désintéressé. — Merci, tu seras satisfait ; c'était du reste pré-
paré.

Frise-Moustache. — Est-ce bien toi, ou bien n'est-ce qu'un
piège pour détourner nos soupçons. De toute façon, nous sommes
fiers et heureux d'inspirer des sentiments comme les tiens.

Vas-to-plan. — Le fait, quoique ignoble, ne suffit pas encore.
Envoie-nous quelques renseignements de plus, et alors...

Ermite de Périgneux. — On t'a déjà demandé ta photographie ;
pour un mariage, elle est indispensable : texte et dessin.

M. B. F. — Nous vérifions et nous vous remercions. Si vous
savez quelque chose de nouveau, écrivez-nous, ce sera bien reçu.

Cupidon. — Mon petit ami, on peut haïr le mal et aimer le
beau. Quand vous sortirez de l'école, vous le saurez peut-être.

Vénus. — Madame, nous sommes trop discrets pour vous satis-
faire peut-être. Du reste, ne seriez-vous pas bien contente de lire
certaines lettres que nous avons reçues.

Un gône des Brotteaux. — Vous avez raison, si *Guignol* était
timbré, on parlerait, il est vrai, de la *Presse*, de Raspail et du
Siècle, mais pour défendre les deux premiers, que nous sommes
heureux de compter au nombre de nos amis.

Rose-Fanée. — Ta demande de mari ne peut pas se faire avec
aussi peu de renseignements sur toi. Envoie au moins ta figure
que diable !

Frère Jean. — Gnafron lira ton livre et en tirera le plus fin :
c'est sa spécialité.

P. Dunès. — Votre lettre a été envoyée de suite à Mlle Clara,
qui vous répondra par la voie du journal. On voit, brave militaire,
que vous êtes courageux.

Aristide Poupelard. — Fanfan Benoiton vous dirait : *A Chail-
lot.* — Prenez des leçons de proodie, de politesse et de bon sens.

Jean-Jean. — Type connu, mais merci quand même de tes notes
qui nous serviront pour son portrait.

P. Devernol. — Nous aimons mieux la forme que tu as déjà em-
ployée. Peux-tu continuer ? envoie le camée et le portrait.

Marcus. — Merci. Pour la semaine prochaine. Nous attendons
impatiemment la seconde partie ; tous nos compliments.

Le Gérant, E. THOMAIN.